

Les enfants, portiers du Royaume

Caroline Baertschi-Lopez, **Les enfants, portiers du Royaume. Accueillir leur spiritualité**, Cabédita, 2017.



Voilà enfin un livre en français d'une auteure francophone, genevoise, et excellente connaisseuse de toute la réflexion autour de la spiritualité de l'enfant théologien. Elle fait partie des premières formatrices Godly Play francophones reconnues (et formées) par l'association Godly Play international.

En quelques pages, Caroline nous entraîne dans l'univers complexe et merveilleux de la spiritualité de l'enfant, et nous oblige à changer notre regard sur l'enfant. Celui-ci est un être doué de spiritualité, « naturellement spirituel ». Pour en saisir le sens et en comprendre les enjeux, en voici un résumé, avec quelques remarques critiques finales, discutées au préalable avec l'auteure : [Résumé du livre de Caroline Baertschi](#).

Je recommande vivement la lecture de ce livre pour toute personne, catéchète, pasteur, parent, éducateur... qui désire comprendre comment percevoir aujourd'hui la vie spirituelle des enfants, et en recevoir toute la richesse en temps qu'adulte...

Pour commander le livre en Suisse: chez [Cabedita](#), ou [Payot](#), ou à commander chez votre libraire préféré.

Pour commander le livre en Europe: chez [FNAC](#), ou à commander chez votre libraire préféré.

L'eau et sa symbolique

biblique



L'eau et sa symbolique dans la Bible

Définition et étymologie L'hébreu *mayim* se trouve plus de 500 fois dans l'Ancien Testament et une centaine de fois dans le Nouveau Testament. L'eau touche à la fois les sphères de la cosmologie, de la vie domestique et des rites. On trouve un terme identique dans pratiquement toutes les langues sémitiques. L'eau est ainsi une composante des mers (*yam*), des torrents (*nahr*), des wadis (*nakhal*), des sources (*même terme qu'œil*), des puits (*be'er*). Toutes ces eaux puisent leur origine dans les profondeurs abyssales appelées en hébreu *tehom*. L'eau est considérée comme l'origine de la vie. La localisation d'un lieu près d'une source se retrouve souvent dans les toponymes : *beersheba* (le puits des sept), *ein shemesh* (la source du soleil) ... La capitale d'Amon est également surnommée : « la ville des eaux... » Dans le Nouveau Testament, le terme grec est *oudor*.

Dans le reste du Proche-Orient ancien. En Mésopotamie, l'eau a une fonction importante dans le domaine profane, mais aussi et surtout religieux. On la retrouve dans la divination et la médecine. L'eau est quasiment déifiée. *En-Ki* est la divinité aquatique par laquelle la terre est devenue fertile. Le monstre des profondeurs, le Léviathan, joue un rôle important lors de sa lutte contre la déesse *Tiamat* pour la fondation du monde. Selon la mythologie mésopotamienne, les dieux sont nés d'un mélange entre les eaux salées des océans et les eaux douces des fleuves.

En Egypte, l'eau joue un rôle prépondérant dans le toilettage et l'embaumement des corps. Elle est bien vectrice de vie et de renaissance des fluides corporels. Le monde a été créé par l'eau selon les textes égyptiens mais il disparaîtra également à la fin des temps en sombrant dans les eaux.

Pour Ugarit, par contre, c'est surtout la mer qui est considérée comme une déesse, soit bénéfique soit chaotique ; ce qui est normal pour ce peuple de marins. L'eau est mise en relation avec le mythe de la mort et de la résurrection de Baal qui disparaît pendant la période sèche et renaît avec les premières pluies.

L'eau, la géographie et le climat en Palestine. Cette étroite bande de terre est composée de plusieurs zones géographiques distinctes :

1. La côte de Gaza jusqu'au Liban – interrompue par la chaîne du Carmel-. A l'est du Carmel se trouve la plaine de *Yizréel*, lieu de passage et grenier à blé
2. Des collines basses (*Shephélah*) s'élèvent entre la côte et les montagnes de Juda
3. En partant du nord et en descendant vers le sud, la partie centrale se divise en Basse et Haute Galilée (900 m) avec des hauts plateaux (Samarie et Juda). Le Jourdain coule sur 100 km du nord vers la Mer Morte. En se dirigeant vers le sud, la dépression de la Mer Morte constitue une vallée désertique (*Arabah*) jusqu'à la mer rouge. A l'ouest de cette ligne se trouve le Néguev montagneux et aride. A l'est, s'étendent plusieurs grands plateaux et des steppes. Plus l'on descend vers le sud, plus le paysage devient aride, pierreux, brûlant...

L'on dénombre trois zones climatiques : le climat méditerranéen, la steppe et le désert. Ce qui influe évidemment sur la faune et la flore de chaque région, voire sous-région. Sur la plus grande partie du pays règne le climat méditerranéen avec des hivers doux, mais plus rudes sur les montagnes intérieures. Les précipitations sont très actives d'octobre à avril et il tombe de 30 à 45 cm sur la côte et jusqu'à 75 sur les hauteurs du centre. A partir de Beersheba, il ne tombe plus que 20-30 cm de pluie. La vallée du Jourdain, plus basse, possède un climat subtropical avec des chaleurs écrasantes (49°) et des hivers très doux (20°). Dans le désert et la vallée de la *Arabah*, il tombe bien moins de 20 cm de pluie par an. En journée, la chaleur est intense et les nuits sont glaciales. Le début des premières pluies d'hiver se situe à la mi-octobre. Les dernières pluies se manifestent en avril. La rosée est vitale puisqu'elle permet la culture sèche, la vigne et entretient les pâturages pendant la saison sèche.

Principaux cours d'eau et frontières naturelles. Dans les temps anciens, les points d'eau étaient très recherchés. On peut mentionner l'importance du lac de Tibériade, du Jourdain et du Lac Hulé abritant toute une zone marécageuse. En dehors du Jourdain, et de certains de ses affluents, les cours d'eau dans la région sont du type *wadi*, c'est-à-dire intermittents. Le **Jourdain** était bien plus imposant que maintenant avec un débit plus fort. Tumultueux et plein de méandres, il ne se prêtait guère à la navigation. L'AT mentionne le **Nil** et son importance pour l'Egypte. Dans les 10 plaies d'Egypte, Moïse fait devenir rouge-sang les eaux du Nil. C'est un phénomène bien connu de l'époque qui consiste en une sorte de limon rouge brique provenant de la crue du Haut-Nil. La ville de Jérusalem est alimentée par la source du **Gihon**. Très ancienne et pérenne, elle a été collectée par la suite dans un canal qui se déversait en un réservoir à l'intérieur de la cité. La Palestine étant une région située dans la zone du croissant fertile, elle dépend entièrement des pluies. Ainsi, après la fonte des neiges (mai-juin), les eaux atteignent leur débit maximum mais, au plus chaud de l'été, ils sont à sec. Ils ont néanmoins creusé de profondes vallées naturelles qui souvent délimitent les frontières des régions. Lorsqu'il pleut, ces vallées peuvent être submergées très rapidement. Souvent infranchissables, les fleuves représentent des frontières naturelles. Par exemple, le Litani, matérialise la frontière entre le Liban et la Galilée. Le Yarmuk entoure la région du Golan. Le Yabboq marque la partie centrale du plateau jordanien. L'Arnon la partie sud de la mer morte et le Zered, la zone vers le début du Sinaï. Dans la vallée du Jourdain, on peut encore mentionner le Wadi el-Qelt montant de Jéricho vers Jérusalem. Le Qishôn sépare le Carmel de la plaine d'Yizréel. Il ne faut pas oublier l'oasis de Jéricho et ses sources, ainsi que certaines sources d'eau chaudes localisées des deux côtés de la Mer Morte. Les seules voies navigables étaient le lac de Tibériade et la mer morte (période romaine).

L'eau au service de Dieu. Le récit de l'Exode et le passage de la « mer des joncs » a une position centrale dans l'AT. C'est un acte salvateur effectué par Yhwh qui se présente comme le maître de la nature. L'eau est, d'une part, utilisée comme un bouclier protecteur pour les hébreux traversant le gué et se transforme, d'autre part, en élément meurtrier submergeant Pharaon et son armée. Les Israélites n'étant pas un peuple au pied marin, ils se méfiaient de la mer considérée comme une puissance incontrôlable. Les puits de la région sont reliés à des histoires ou des traditions religieuses. Les oasis ont aussi une symbolique dans la longue errance des Hébreux dans le désert : les eaux de *Mara* (de l'amertume) rappellent les plaintes et les murmures des Hébreux contre l'autorité de Moïse et sa remise en question. Les puits sont des lieux de rencontre, d'habitations et de cérémonies. L'eau, très précieuse, était aussi collectée dans des étangs et des citernes communautaires. Elle était connue sous plusieurs formes : neige, vapeur et glace.

La cosmologie de l'Israël ancien. Dans les récits de la Genèse, les rédacteurs bibliques ont tenté de démythologiser le pouvoir de l'eau. En Genèse 2, le jardin d'Eden devient fertile grâce à un nuage de brume humide. En Genèse 1, l'eau provient certes des profondeurs abyssales, mais elle n'a plus un caractère divin. Les eaux sont séparées par Dieu ; d'abord celles du dessus et ensuite celle du dessous. Les océans du bas restent peuplés de créatures monstrueuses. Elles ont des rapports avec le monde obscur des morts (*le sheol*). La puissance

cosmique et la violence des eaux se démontre le mieux à travers les récits sur le déluge, dont le substrat est emprunté aux mythes babyloniens. Toute la surface du globe est submergée, seuls survivants, Noé et les pensionnaires de son arche perpétuent la race humaine. Puis les vents brûlants l'assèchent et Dieu s'engage par un serment (le signe visible est l'arc-en-ciel) à ne plus jamais détruire l'humanité. L'eau peut à certain moment avoir des vertus thérapeutiques et baptismales. Dans l'histoire de Nahaman le syrien en 2 Rois 5, 21-14, ce dernier est exhorté à se plonger 7 fois dans le Jourdain par le prophète Elisée. Ce n'est pas l'eau du Jourdain qui a un caractère miraculeux, il n'est ici que le médium de la puissance divine de guérison.

L'eau un élément vital de la vie. Pour l'humain, l'eau reste essentielle pour sa consommation quotidienne. Les textes bibliques relatent souvent les dangers de la sécheresse, de la soif et de la faiblesse qu'elles occasionnent. La situation géographique de la Palestine et le nombre de zone semi-désertiques, voire désertiques, ont conduit à toutes une série de réflexions sur la consommation d'eau. Les puits, les trous d'eau, les oasis étaient vitales pour les bédouins, leurs bêtes, les voyageurs et les commerçants...Lorsque Israël s'est sédentarisé et que les villes se sont agrandies, le problème de l'approvisionnement et du stockage des eaux de pluie s'est posé. C'est le souci principal auquel se sont heurtés bien souvent les rois et les dirigeants. De plus, les critères de l'hospitalité exigeaient que l'on offre au voyageur, ou à l'invité, du pain et de l'eau. Un refus implique un rejet catégorique de la personne. Acheter de l'eau avec de l'argent est considéré comme un acte de détresse et de désespoir extrême. Comme les périodes de sécheresse étaient monnaie courante et puis qu'elles excédaient quelquefois 6 mois, il fallait rationner l'eau de manière drastique. S'assurer quotidiennement de sa ration d'eau était le symbole de la prospérité et de la sécurité. Le vol d'eau était sévèrement réprimé. Il fallait également surveiller la qualité de l'eau potable et garantir sa pureté. Les troupes avaient pour habitude de souiller les points d'eau afin d'obliger la population à se rendre. On utilisait des cruches, des jarres, des gourdes pour le transport. Pour ceux qui n'avaient rien de tel, il fallait utiliser les mains ou s'agenouiller et « laper » l'eau à la manière des animaux (voir l'histoire de Gédéon). Les coupes et autres ustensiles étaient gardés propres pour ne pas causer d'impuretés. L'eau pouvait aussi être mélangée au vin. Cette dernière est aussi employée comme arme dans l'histoire de 2 Rois 8, 15 où le roi araméen Hasaël fait tremper une couverture dans l'eau, qu'il applique ensuite sur le visage du roi Ben-Hadad afin de l'étouffer.

L'eau : un élément de purification. On ne peut dissocier le domaine profane du domaine rituel. Par exemple, la toilette des prêtres et leur état de pureté constante, touche aussi bien à l'hygiène corporelle qu'à la purification des maladies de la peau et des fluides qui « contamineraient » ou s'écoulaient du corps. On pratiquait évidemment le lavage des pieds après un long voyage à l'égard de l'hôte de passage et celui des mains avant le repas. Les habits neufs étaient également lavés avant un premier usage. Alors que les sacrifices étaient essentiellement constitués de viande rôtie, on pouvait aussi la cuire à l'eau bouillante pour la conserver ou la rendre plus comestible. En ce qui concerne le système sacrificiel du Temple, il nécessitait une grande quantité d'eau pour la purification des objets et des victimes sacrificielles. L'eau devait être de l'eau vive, c'est-à-dire, qu'elle ne pouvait pas stagner simplement dans des bassins. Les catégories de pureté et d'impureté ont pris, au fil des siècles, une importance croissante pour cumuler à l'époque de Jésus. Tout contact avec un lieu impur ou un corps mort devait être éliminé par des ablutions et aspersion d'eau. On trouve en Nombres 5, 11-31, le seul exemple d'une épreuve de l'ordalie qui consiste à faire boire à la femme suspectée d'adultère par son mari de l'eau sacrée du temple, saupoudrée de poussière du sol sacré ; si cette dernière ne la rejette pas aussitôt, elle est considérée comme innocente ; dans le cas contraire...Elle sera mise à mort ! En Exode 32, après la pulvérisation du veau d'or, les israélites sont sommés par Moïse de boire l'eau contenant les cendres du veau d'or pour qu'il leur reste vraiment sur « l'estomac » ... La symbolique purificatrice et baptismale va être de plus en plus vivace et se retrouvera chez les Esséniens à Qumran avec la multiplicité des bassins rituels qui démontrent leur obsession de la pureté, ainsi que chez les Mandéens pour lesquels l'eau est vivante et devient vecteur de salut. Le

baptême par immersion représente ainsi une réplique du baptême céleste et l'appartenance des âmes célestes au monde de lumière. Les eaux du bas connectent le baptisé au eaux du haut, juste inclusion avec les eaux primordiales de la Genèse.

Les sens métaphoriques de l'eau

- L'évaporation de l'eau est signe de vie provisoire alors que le jaillissement de l'eau est vecteur de prospérité
- La violence et la force de l'eau est une qualité attribuée à Dieu
- L'eau évoque la tristesse à travers les larmes
- L'eau est symbole de faiblesse et de décrépitude physique
- La profondeur des citernes rappelle la quête de la sagesse dans les tréfonds de l'esprit humain
- La surface de l'eau comme miroir reflète l'intérieur du cœur
- Le juste et le sage sont souvent comparés à un arbre dont les racines plongent dans l'eau
- Yhwh est source de vie et dispensateur de fertilité pour son peuple (on retrouve ici en arrière-plan le combat contre les divinités de fertilité dans l'Israël ancien)
- Chez Ezéchiel, la vision du nouveau Temple idéal duquel jaillissent les eaux représente la prospérité, le vrai culte, la richesse et le salut : même les eaux de la mer morte se régénéreront...

En résumé. Le symbole biblique de l'eau associé à l'Esprit est l'objet d'une grande inclusion dans l'histoire biblique : il revient en Genèse 1,2 et en Apocalypse 22, 17. L'eau est source de vie et fait revivre l'esprit. L'eau purifie et féconde, elle étanche la soif et elle guérit. Dans le premier Testament l'eau symbolisait soit la Loi soit l'Esprit.

Quatre symbolismes majeurs

Cinq directions essentielles du symbolisme de l'eau sont connues : celle de l'eau germinale et fécondante, celle de l'eau médicinale, source miraculeuse ou boisson d'éternité, celle de l'eau lustrale, celle enfin de l'eau diluviale permettant la purification et la régénération du genre humain.

1. L'eau **fécondante** s'explique par le fait qu'une des premières expériences de l'humanité est d'établir le lien entre la pluie et la croissance de la végétation. L'eau tombe du ciel, féconde la terre après l'avoir purifiée. Il en est de même de la Parole de Dieu qui vient du ciel, purifie et féconde, affirme le midrash *Cantiques Rabbah*. Ce commentaire juif rappelle que l'eau est conservée dans des jarres de terre et non pas dans des vases en or ou en argent, ce qui signifie que la Parole de Dieu demeure chez celui qui est humble, qui sait qu'il est fait de terre et qu'il retournera à la terre.
2. L'eau est **médicinale** puisqu'elle est l'inductrice de toute fécondité. Elle peut également redonner, prolonger et sauver la vie puisqu'elle en est la donatrice première.
3. L'eau est **purifiante** comme le prouve l'expérience courante de l'eau utilisée pour laver et pour faire disparaître les impuretés. Par l'immersion du bain rituel ou du baptême le symbolisme de l'eau fécondante, régénératrice, médicinale et purificatrice se concentrent dans un même rite.
4. L'eau est **diluviale** comme les mythes diluviaux universels l'attestent. Le déluge rejoint le mythe de l'éternel retour aux origines. La notion cyclique du temps exprime cette réalité. Il s'agit de rejoindre l'idéal de l'origine car celui-ci n'a pas été encore corrompu par l'histoire. Le déluge est l'événement purificateur qui permet la fin d'une humanité et le début d'une humanité nouvelle. Moïse exprime la même réalité que Noé. Il est « tiré et sauvé des eaux » pour donner naissance à un peuple libre. En passant la mer Rouge, le peuple est

libéré, il est immergé dans l'eau, il renaît, tout en étant préservé du passage par la mort, contrairement aux Égyptiens et à tous ceux qui ont été engloutis par le déluge mais sont finalement sauvés comme Noé. Noé et Moïse enfant flottent sur les eaux du déluge, alors que le peuple passe à pied sec dans les eaux de la mer (Ex 14). Le salut que Dieu apporte à son peuple est symbolisé par l'eau : le Seigneur fait couler de l'eau, ou jaillir des sources dans le désert. Le Seigneur va désaltérer les assoiffés : la soif représente l'exil, l'oppression, et l'eau la libération, le bonheur. De la même façon, Dieu change les steppes arides en pays verdoyants, symbole de renouveau et de vivification (Esaïe 41, 19) où le salut et la justice ruissellent comme la rosée et germent comme les plantes. Inversement, Dieu peut assécher les rivières, dévaster la nature, en signe de sa puissance que rien n'arrête, de sa victoire sur ses ennemis, ou de la manifestation de sa colère contre l'impiété. L'eau, capable de jouer le rôle d'un miroir, a comme caractéristique d'échapper. Elle échappe parce qu'elle n'a pas de forme tout en étant capable d'épouser toutes les formes possibles et imaginables. Elle va épouser la forme d'un vase et dès qu'elle est versée dans un verre, elle en épouse la forme. Elle échappe parce qu'elle a une très grande capacité de division. Elle s'évapore et, si on l'enferme, elle profite de la moindre faille. La maîtrise de l'eau a mis beaucoup de temps dans l'histoire.

Les eaux symbolisent la totalité des virtualités, la matrice de toutes les possibilités d'existence. Elles précèdent toute forme et l'immersion en elles, symbolise la régénération totale, une nouvelle naissance, car elles contiennent les germes de vie nouvelle, elles guérissent et, dans les rites funéraires, elles symbolisent la vie éternelle. Elles sont ainsi élevées au rang de symbole de vie. C'est pourquoi l'eau deviendra symbole de la Parole de Dieu et de l'Esprit de Dieu.

L'eau chez Jean

Le quatrième évangile ne pouvait pas ignorer ce symbole fondamental associé d'une part au Jourdain et à la mer de Galilée, d'autre part aux piscines de [Bethesda](#) et de Siloé. En effet il apparaît dans huit chapitres du livre des signes, et une fois dans le livre de l'heure. L'ajout du chapitre 21 le mentionne une fois. Une progression caractérise ce symbole : dans les chapitres 1 et 5 l'eau signifie ce qui est préparation ; dans les chapitres 4-12 l'eau est élevée au rang de symbole christologique; dans les chapitres 9-12 elle signifie le salut eschatologique apporté par Jésus.

Au chapitre 1 Jésus est baptisé dans les eaux du Jourdain. L'eau du baptême de Jean est opposée au baptême de Jésus dans l'Esprit. *Je suis venu baptiser dans l'eau*, affirme Jean et plus loin : *Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit Saint. Et moi j'ai vu et je témoigne que celui-ci est l'Élu de Dieu* (1,33-34). La scène se passe à Béthanie, de l'autre côté du Jourdain ! Le baptême dans l'eau évoque sans doute la purification précédant la nouvelle alliance annoncée par les prophètes Jérémie et Ézéchiél. C'est le Baptiste et ses disciples qui introduisent le symbole de l'eau dans le quatrième évangile.

Au chapitre 2, dans la scène des noces de Cana en Galilée, l'eau des jarres de purification est opposée au vin. Le maître du repas ne sait pas d'où vient l'eau changée en vin. La scène est localisée en Galilée. L'eau devient un symbole qui annonce une réalité sacramentelle. Le vin, œuvre du travail de l'homme, est symbole de justice et de joie eschatologique, tandis que l'eau, don gratuit de Dieu, exprime la piété divine. L'eau a une double fonction : elle permet la manifestation de la gloire de Jésus et transforme les disciples qui voyant ce signe croient en Jésus.

Au chapitre 3 dans le dialogue avec Nicodème, un maître en Israël, il est question à nouveau de la naissance de l'eau et de l'Esprit. *À moins de renaître d'eau et d'Esprit nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu* (3,3). Le chapitre se termine par une mention du baptême

de Jésus. L'entretien de Jésus avec Nicodème se situe à Jérusalem. Ici encore l'eau, associée à l'Esprit, est un symbole sacramentel.

Au chapitre 4, le dialogue avec la Samaritaine oppose l'eau du puits de Jacob à l'eau vive que donne Jésus. *Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, c'est toi qui l'aurais prié et il t'aurait donné de l'eau vive (4,10)*. C'est à Sychar en Samarie que la scène se situe. Après l'entretien de Nicodème avec Jésus la nuit, Jésus rencontre la Samaritaine en plein jour. Généralement les femmes venaient puiser l'eau le matin et le soir. Ici c'est en plein jour que la femme vient éteindre sa soif. C'est auprès des puits que de nombreuses alliances furent scellées dans le premier Testament. Jésus fatigué révèle sa propre faiblesse. L'évangéliste comme d'habitude joue sur le double sens des expressions qui atteste le vocabulaire distinct de la communauté. Le dialogue débouche sur le problème du culte authentique qui doit être un culte en Esprit et en Vérité. Le salut qui vient des Juifs passe par la loi et les prophètes, mais également par la soif de connaître la révélation.

Au chapitre 5, lors de la guérison du paralytique à la piscine de Bethesda, il est question de l'eau agitée qui guérit. *Le premier à entrer dans l'eau après qu'elle avait été agitée se trouvait guéri, quel que fût son mal (5,4)*. C'est à Jérusalem que la scène a lieu. L'eau a une vertu thérapeutique.

Au chapitre 6, après le signe de la multiplication des pains, Jésus marche sur les eaux du lac de Galilée.

Au chapitre 7, dans le contexte de la fête des Tentés, il est question de l'eau qui éteint la soif et de l'eau vive qui sortira du sein du Christ ou du croyant. *Si quelqu'un a soif qu'il vienne et qu'il boive celui qui croit en moi. Selon le mot de l'Écriture : de son sein couleront des fleuves d'eau vive. Il parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui (7,37-38)*. C'est au temple, dans le contexte de la fête des Tentés, après la procession qui remontait de la piscine de Siloé où l'eau avait été puisée, que Jésus fait cette déclaration. Plusieurs textes de l'Écriture trouvent ici leur accomplissement. La *Tosephta Succot* admettait que l'eau de Siloé qui était versée en libation sur l'autel résumait toutes les eaux du monde, depuis les eaux de la création jusqu'aux eaux qui devaient jaillir de sous le Temple selon la prophétie de Zacharie. À l'eau de Siloé était associé l'Esprit du sanctuaire.

Au chapitre 9, dans la scène de la guérison de l'aveugle-né à Jérusalem, il est question de l'eau de Siloé. Or ce dernier terme devient un titre christologique. Les deux piscines de Jérusalem sont situées par rapport au Temple de Jérusalem. Dans le livre de l'heure, l'eau associée au sang jaillit du côté du Christ en croix. Certains exégètes y ont vu la réalisation de la prophétie d'Ez 47, d'autres de la scène de Moïse qui frappe le rocher. Dans les deux hypothèses il s'agit d'eau vive que donne le Christ. Au total des références sont faites à l'eau dans dix chapitres de l'*Évangile de Jean*. Les chiffres dix et un sont symboliquement identiques. Dans la dizaine le multiple revient à l'unité. Il est plus parfait que tous les nombres parfaits. La création avait été faite avec dix paroles.

Jésus fut baptisé par Jean, il fut immergé dans le Jourdain. On peut en déduire que l'humanité n'était pas encore totalement immergée et renouvelée ni en Noé, ni en Moïse et son peuple. Jésus, par contre, l'homme nouveau, (Jr 31) est capable de réaliser les prophéties de Jérémie et d'Ézéchiél, en créant une humanité régénérée par le bain du baptême, renouvelée avec un cœur et un esprit nouveau Ez 36, 26. Jésus est totalement purifié par l'eau vive. Son œuvre est de faire une nouvelle création.

En marchant sur les eaux, Jésus manifeste sa puissance par rapport au cycle des eaux qui reconduisent sans cesse au préforme et au déluge. Il maîtrise aussi les forces hostiles qui habitent la mer. Il est aussi capable d'apaiser la tempête Luc 8, 22-25 et les forces du mal qui habitent la mer. Avec le Christ on passe par la mort : c'est le sens du baptême Romains 6,

4-6. On se dépouille du vieil homme définitivement et on revêt l'humanité nouvelle du Christ ressuscité. La mort physique est la réalisation plénière et concrète du rite de l'immersion baptismale. D'où l'importance du rite d'immersion totale au baptême car lui seul symbolise vraiment la plénitude du symbole de renaissance par la mort. On ne peut pas rester immergé sous l'eau sans mourir. Le Christ fera disparaître les forces hostiles, la mer, mais, par contre, il donne de devenir en lui source jaillissante de vie éternelle Jean 4, 14.

Frédéric Gangloff.

Etranger dans la Bible



Voici un article de Frédéric Gangloff, présentant le grand champ sémantique de l'étranger dans la Bible.

Dès les premières lois connues du Proche-Orient ancien, il a fallu légiférer au sujet des populations nomades traversant les voies de communications et s'établissant temporairement ou provisoirement en certains lieux. La condition de « l'étranger » et la définition de « l'émigré », résidant dans les différents empires, étaient fluctuantes et leur statut social dépendait des lois en vigueur. Comme il y avait un grand brassage de populations et une circulation permanente de personnes et de biens, le problème se posait avec autant plus d'acuité. Dans l'Ancien Testament également, les termes renvoyant à tous ceux qui pourraient être inclus dans le champ sémantique de « l'étranger » sont contrastés :

1. **L'indigène** (*iézzrah*) De fait, l'autochtone. L'habitant séculier du pays qui y séjourne bien avant l'établissement d'Israël et de Juda.
2. **L'émigré** (*gér*) Il est venu s'installer dans le pays. Il désigne soit un émigré « étranger » soit un membre des 12 tribus qui est venu résider sur le territoire d'une autre tribu. En sa qualité « d'émigré », il ne bénéficie pas de tous les droits inhérents à son statut, mais de la protection de la Loi. Moïse et Abraham sont souvent qualifiés « d'émigrés »; vocable théologiquement chargé.
3. **Le résident** (*tôshàb*) Ce dernier est souvent associé à « l'émigré », avec toutefois, un statut moins favorable. Ne jouissant pas des mêmes droits, il est tributaire des autres et demeure sous la responsabilité et l'autorité de celui qui l'accueille sous son toit.
4. **L'étranger** (*ben-nékhâr, nôkri*) Celui qui appartient à une autre race. Habituellement, il ne fait que passer et ne se fixe pas définitivement. Il peut éventuellement

compter sur les lois de l'hospitalité, mais son statut reste très précaire puisqu'il n'est pas protégé par la Loi.

5. **Celui qui est autre** (*zâr*) Il est d'une autre ethnie, d'une autre catégorie sociale. Il désigne aussi l'ennemi et le « païen ». Il est souvent utilisé pour décrire les pratiques cultuelles « idolâtres » et de ce fait, idéologiquement biaisé.
6. **Les nations** (*goyim*) Toutes les autres nations par opposition au peuple « élu », que l'on qualifie aussi de « Gentils ». C'est un terme théologique qui ne prend guère en compte les catégories raciales, sociales, politiques ou cultuelles.

Une première observation s'impose d'emblée. L'Ancien Testament n'offre évidemment pas une vision monolithique de « l'étranger », mais en admet diverses facettes. En outre, l'interprétation du terme dépend intimement de la période de rédaction du texte ainsi que du contexte politique, historique et économique. La « définition » de l'étranger n'est d'ailleurs pas de l'ordre de l'ethnie ou de la race, mais dépend de la perception subjective qu'ont les auteurs bibliques d'Israël et de Juda. En effet, les récentes découvertes ethno-archéologiques, qui intègrent l'anthropologie, semblent montrer que, loin de représenter une nation homogène, tribale et unifiée, la Palestine a vu en son sein l'émergence de deux grands groupes rivaux. Tout laisse à penser qu'ils étaient ethniquement, culturellement et politiquement fort différents : Israël (à partir du 9^e siècle avant J.C) et Juda (à partir du 8^e siècle avant J.C). Avant ces périodes clefs, il n'est pas possible de distinguer véritablement les « israélites » ou les « judéens » des populations autochtones dites « cananéennes ». Après la destruction de Juda en 587 avant J.C, débutent les périodes exiliques et post-exiliques pendant lesquelles, un grand nombre de textes vétérotestamentaires vont voir le jour. C'est au moment où les auteurs de ces textes et les populations de la première « diaspora » vont se trouver au contact des autres nations, essentiellement l'Égypte (communauté judéenne d'Éléphantine) et Babylone (communauté judéenne babylonienne), qu'ils vont être obligés de définir « Israël » par rapport aux autres. Cette définition se fera surtout par opposition aux autres et prônera un certain particularisme. Il n'en demeure pas moins, qu'il faudra définir également les autres. C'est dans cette situation de quête d'identité que des positions très variées vis-à-vis des « étrangers » vont être élaborées.

Les témoignages pré-exiliques (avant le 6^e siècle)

L'on sait peu de choses de ces périodes. Tout au plus pourrait-on suggérer qu'il devait exister d'anciennes lois ou coutumes, qui préconisaient l'accueil et l'hospitalité à l'égard de l'étranger comme c'est encore le cas de nos jours. L'insistance sur la protection des faibles, des veuves, de l'orphelin et de l'immigré est déjà présente. Ce thème est répandu dans les codes de loi du Proche-Orient ancien où le roi devait être le protecteur des couches défavorisées de la population. Certains points de législation inhérents à une protection juridique, sociale et religieuse des catégories comprenant l'indigène, l'émigré et le résident existaient peut-être déjà. Quoiqu'il en soit, remarquons néanmoins que les textes prophétiques, en général, considèrent l'étranger comme l'ennemi, l'envahisseur et l'instrument du jugement de Dieu.

Les témoignages exiliques et post-exiliques (après le 6^e siècle)

Une position « exclusiviste » voire intégriste. Au moment du retour de l'exil pour une petite frange de la population, essentiellement aisée et lettrée, à partir de 530 avant J.C, une polémique violente va opposer une partie des exilés judéens babyloniens à la population judéenne autochtone qui est restée au pays. Les exilés, qui sont en réalité des « étrangers », ou du moins, des « immigrants », vont se considérer comme le seul « vrai Israël » et vont identifier les non-exilés (les véritables autochtones) à des « étrangers ». Ce renversement de situation va être matérialisé par des textes très durs à l'égard des « étrangers » où le véritable Israël est exhorté à se séparer des autres. Cette séparation implique un massacre et une sorte de purification « ethnique ». L'enjeu principal est l'identité du véritable Israël qui se retrouve dans la vénération exclusive de son Dieu unique (monothéisme et Sabbat). Il

s'agit d'un commandement d'ordre idéologique qui n'a certainement jamais été véritablement appliqué à l'époque ; il n'en demeure pas moins que les auteurs de ces textes cherchent à façonner une identité idéologique et théologique qui se reflète dans un langage violent et très agressif. Il est le résultat d'une société en crise, qui se sent menacée de toutes parts, et qui craint de perdre ses privilèges et ses spécificités à cause d'un processus d'assimilation à une culture ambiante, encouragé par une domination étrangère. Cette position ségrégationniste et xénophobe prône l'expulsion des « étrangers » et agite l'épouvantail du danger d'assimilation.

C'est dans la même perspective qu'il faut comprendre le récit de Josué, et les réformes introduites par Esdras et Néhémie, interdisant tout mélange entre « émigrants » et « autochtones » par l'entremise de la prohibition des mariages inter-ethniques. Ce sont ces mêmes auteurs qui vont fabriquer une généalogie artificielle comme celle des Chroniques où faire partie du « vrai » Israël, correspond à être rattaché à une famille qui peut revendiquer son appartenance à l'une des 12 tribus. « L'étranger » est celui qui ne peut fournir une preuve quelconque qu'il est bien dans la lignée généalogique préconisée par les auteurs.

Une position consensuelle et ouverte. A la même époque d'autres auteurs et milieux ont réagi vivement contre des positions xénophobes et particularistes. Des livres comme Ruth et Jonas intègrent des « étrangers » dans l'histoire du salut et en font des personnages incontournables. Dans le Pentateuque, plusieurs textes insistent sur la mise en parallèle de la situation de l'étranger et de l'émigré et la situation du peuple d'Israël en Égypte. Souvent, Dieu s'occupe de l'intégration de l'étranger ; il a un faible pour lui. Dans les textes dits « sacerdotaux », le peuple d'Israël est qualifié de peuple d'émigrés et d'hôtes. Ce sont souvent dans les récits patriarcaux où sont présentés les pères fondateurs des communautés des exilés : Abraham pour Babylone, Joseph pour l'Égypte. Dans ces textes, les « autres » peuples ne sont pas critiqués ni vilipendés. Au contraire, ils sont accueillants, pacifiques et collaborent. On peut avoir des contacts avec eux et cohabiter au milieu d'eux. Ces « étrangers » peuvent même avoir des relations personnelles avec le Dieu d'Israël. L'histoire de Joseph démontre qu'il est possible de pouvoir s'intégrer, de nouer des relations, de se marier, d'avoir une bonne situation sociale, même en pays étranger, tout en gardant sa foi. Abraham en tant qu'émigré en Canaan, se soumet aux règles en vigueur, n'abuse pas de l'hospitalité et finalement va acquérir un bout de terrain en l'achetant. Ce texte peut être vu comme un encouragement pour les exilés babyloniens à revenir vivre en Palestine, sans en chasser automatiquement les habitants, comme aux autochtones, à poursuivre leur vie dans le pays. L'histoire des pères fondateurs (Abraham, Isaac, Jacob, Joseph) présente un Dieu pacifique qui veut l'entente cordiale entre les peuples et s'érige contre toute conception nationaliste, réductrice et xénophobe. C'est donc l'accueil de l'autre qui est célébré d'entrée et non son rejet. L'idée d'un Dieu qui a libéré son peuple opprimé (l'exode) souligne, à son tour, l'importance du respect et de l'intégration de l'étranger.

Conclusions provisoires

– Nous venons de voir que les témoignages de l'Ancien Testament, loin d'être monolithiques, s'inscrivent chacun dans une période historique précise ainsi qu'un contexte sociologique et politique spécifique. Comme aujourd'hui, les sociétés de l'époque vivaient des périodes de crises identitaire et des périodes d'ouverture et d'intégration de la nouveauté.

On trouve des modèles qui prônent le rejet de l'étranger, son exclusion voire son anéantissement pour des raisons idéologiques et des luttes de pouvoir. C'est surtout dans les périodes d'effritement d'anciens points de repères que certaines tendances cherchent à se forger une nouvelle identité. Que cela se passe par le truchement d'une généalogie ou d'une idéologie xénophobe, ces mouvements veulent imposer un modèle unique qui passe soit par l'intégration forcée soit par la haine de l'étranger, fût-t-il déjà en leur sein. On ne tolérera aucune déviation ni différence ; l'altérité est complètement occultée.

Parallèlement à cela, on trouvera d'autres références et passages qui eux insistent sur la

tolérance, le respect mutuel des différents groupes vivant sur un même territoire, l'ouverture à l'étranger voire un certain universalisme. L'étranger est accepté en tant que tel avec ses différences et ses apports à la culture et à la société de son lieu d'accueil. Néanmoins, on prendra garde de ne pas trop extrapoler des données bibliques et on les maniera avec précaution en évitant de se bombarder les uns les autres comme des pavés que l'on se jette à la tête. Cette présence de positions, quelque fois antagonistes, nous apprend que notre situation contemporaine a déjà connu quelques antécédents.

« L'ÉTRANGER » DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

L'étranger dans l'antiquité, autour de l'ère chrétienne. A l'époque hellénistique, une cité se définit par :

1. un territoire commun délimité
2. une organisation politique reconnue par les autres cités
3. une légende de fondation

La citoyenneté s'obtient selon la règle du sang (dérogations pour les étrangers). Mais le fossé entre les deux demeure très marqué (idem pour le système impérial romain).

Il existe trois catégories d'étrangers :

1. les étrangers honorés (acteurs, médecins, etc..),
2. Les « utiles » (commerce);
3. les « indésirables » (barbares, nomades, prisonniers..). Les « métèques » participent aux charges financières et militaires de la cité, mais n'ont aucun droit politique. On est toujours étranger de quelqu'un ou par rapport à un groupe social politique (parfois d'un village sur l'autre).

Selon les lieux et les circonstances du moment, l'attitude vis à vis de l'étranger peut varier considérablement :

Positive : Accueil au nom de l'hospitalité, par curiosité (goût pour l'exotisme), par intérêt politique et économique (politique d'intégration) ou parfois par philanthropie. C'est surtout le cas du stoïcisme, un courant philosophique qui prône un certain cosmopolitisme. La raison humaine devrait effacer les différences séparant les hommes entre eux et les unir sous une loi commune en les regroupant, afin qu'ils se laissent guider par un même berger. Il n'y a plus d'altérité, mais derrière l'étranger, un homme semblable aux autres hommes.

Négative : Une méfiance, voire un rejet. C'est un réflexe identitaire dicté par le désir de préserver les privilèges d'un groupe, d'un pouvoir et d'une certaine peur. Dans l'antiquité, la condition d'étranger est tout de même synonyme de précarité. Outre les moqueries et les sarcasmes dont il est l'objet, l'étranger reste celui qui est d'une autre race, qui parle une autre langue, qui adore d'autres dieux, qui suit d'autres mœurs.

La diaspora juive et son souci identitaire Selon Flavius Josèphe, les juifs « constituent un peuple qui ne se mêle à aucun autre et qui diffère de tous par sa religion »; c'était le cas surtout en Égypte et dans l'empire romain. Il faut dire que le jugement des historiens égyptiens à leur encontre dénote une xénophobie inhabituelle, peut-être due au fait que les juifs n'ont jamais cherché à s'assimiler.

Le NT : le croyant et son étrangeté La question de l'étranger en tant que telle n'est pas abordée dans le NT. Les quelques textes qui en parlent utilisent le terme pour tenter de

décrire la condition chrétienne dans ce monde :

Matthieu : de l'identité nationale à l'identité de croyant

L'évangile de Matthieu est paradoxal. Reconnu comme le plus juif et le plus particulariste, il s'ouvre tout de même très tôt aux autres nations. Notons la présence d'étrangères dans la généalogie, la visite des mages, le centurion, la cananéenne. L'annonce de la bonne nouvelle aux nations païennes est souvent mentionnée. L'identité juive est questionnée en profondeur. Elle n'est plus définie par une appartenance ethnique, par le sang, par un droit à la terre ou par une élection. C'est la reconnaissance de Jésus comme messie qui fonde à présent l'identité du croyant, devenant de ce fait disciple. Ceux qui croient en Christ, deviennent membres de la communauté (l'Église). Dans le texte du jugement dernier en Matthieu 25, 31-46, l'étranger désigne Jésus et à travers lui, le disciple. A l'image de son maître, le disciple doit se comprendre comme un étranger et un petit ; quelqu'un rejeté par le monde, qui ne peut rien de lui-même mais doit apprendre à ne compter que sur le secours de Dieu.

La double citoyenneté du croyant : citoyen et en même temps étranger et voyageur

Dans d'autres écrits et traditions (paulinienne ou johannique), il y a l'idée, qu'en Christ, le chrétien reçoit une nouvelle identité qui relative toutes ses identités précédentes (religieuse, nationale ou culturelle). D'un côté le croyant devient désormais citoyen de la maison de Dieu ou du royaume (citoyenneté spirituelle et éternelle), de l'autre, il est pour le moment tout de même appelé à se conformer aux usages du monde dans lequel il est de passage (citoyenneté temporelle). L'évangile de Jean dirait qu'il est dans ce monde sans être de ce monde. Il y a toujours cette tension à l'oeuvre dans l'existence du croyant : en Christ, tous les chrétiens sont citoyens du ciel et étranger dans ce monde. Au sein de la société, les différences religieuses, culturelles et ethniques demeurent et le chrétien ne peut simplement les ignorer. Si le chrétien se considère comme un étranger dans un pays d'accueil, il doit y respecter les règles en vigueur tant qu'elles ne contredisent pas le témoignage qu'il rend à Jésus-Christ.

Conclusions : Le NT ne dit rien au sujet de l'attitude à avoir vis-à-vis de l'étranger. Pourtant le statut particulier du chrétien pourrait l'aider à mieux le comprendre. C'est la foi au Christ seule qui fait du croyant un citoyen du royaume par -delà toutes les distinctions (race, culture, sang, terre) et en même temps, en fait un étranger dans ce monde (jusqu'à quel degré ?) On peut se demander si cette accentuation sur l'étrangeté du chrétien par rapport au monde ne s'est pas renforcée dans certains écrits et si elle n'a pas contribué à une certaine abdication du Chrétien en ce qui concerne la politique et le social. Ce n'est donc pas le monde (temporaire) qui va fournir au chrétien son identité, il l'a déjà reçu en Christ, elle n'est pas terrestre. Pour cette raison, le chrétien ne devrait pas considérer l'étranger comme un danger pour son identité. Si le chrétien est étranger dans ce monde, il peut essayer de comprendre ce que ressent l'immigré hors de sa patrie. En même temps, il existe des lois dans le pays d'accueil, lesquelles impliquent, pour l'étranger comme pour l'autochtone, des droits et des devoirs.

Sources : *Eglise Réformée de France. Eglise en débats. Etrangers, étrangers. Les bergers et les Mages, N° 2.*

Frédéric Gangloff

Culte intergénérationnel



Qu'est-ce que ça veut dire « **INTERGÉNÉRATIONNEL** » ? C'est un mot qui n'existe pas dans le dictionnaire, mais pour nous il exprime l'idée de « vivre des moments, des activités, toutes générations confondues » jeunes et vieux ensemble ! Cela signifie : Avoir envie d'aller à la rencontre (pour les découvrir ou mieux les connaître) de gens qui n'ont ni le même âge, ni les mêmes habitudes ; qui pensent, prient, chantent, expriment leur foi autrement

que moi peut-être, mais qui tous pourtant, à un moment ou à un autre, participent à la communauté « Église » et désirent cheminer avec Jésus-Christ. Cela signifie aussi : Oser, risquer, espérer que les barrières que nous dressons entre nos générations ne sont pas aussi hautes et insurmontables que nous le pensons, que c'est possible de vivre des moments de notre vie ensemble en paroisse et découvrir que nous ne sommes pas trop loin les uns des autres. Cela signifie enfin : S'intéresser, s'ouvrir aux richesses des autres, réfléchir aux visions d'Église de chacun pour reconnaître et donner une vraie place à tous dans notre vie paroissiale.

CONVICTIONS

Les évangiles témoignent que Jésus a accueilli des personnes de tous âges et de toutes conditions et a été accueilli par elles. (Anne et Siméon, Jésus au temple, Jésus et les enfants, Jésus et Nicodème, le « jeune » homme riche, la femme perdant son sang et la jeune fille, guérisons d'enfants à la demande de leurs parents...)

À la suite du Christ, les communautés chrétiennes ont été amenées à faire de même. À l'image paulinienne du Corps du Christ (1 Cor. 12), (diaconie, accueil des enfants au baptême) ... Toute communauté chrétienne qui se prive d'un de ses membres, rate sa vocation.

Nous sommes convaincus que toutes les générations ont leur importance dans l'Église. Elles sont et font l'Église. Elles sont appelées à s'enrichir mutuellement, à vivre ensemble de et par la grâce de Dieu en partageant leurs expériences de foi et de vie dans le respect mutuel. (Joies, peines, limites et richesses).

QUELQUES CONSEILS

Tout d'abord

Lâcher des préjugés, tels que :

- Les enfants dérangent au culte
- Ils n'ont qu'à apprendre à se tenir tranquilles
- Il n'y a plus que des vieux à l'église
- Les jeunes disparaissent après la confirmation
- Ce sont toujours les mêmes qui décident

Ensuite

- Intégrer le maximum de personnes d'âge différent (et aussi les enfants) aux

préparations, prises de décisions, élaboration, organisation, réalisation des projets.

- Éviter de faire un spectacle pour d'autres mais privilégier une animation vécue par tous. La rencontre sera plus riche !
- Penser à adapter les activités à toutes les tranches d'âge.
- Favoriser la découverte des autres générations en échangeant sur le vécu, les traditions, les habitudes de chacun.
- Dans la mesure du possible penser et réfléchir ensemble des animations pour que chacun y trouve sa place.
- Être curieux et oser découvrir ce que je ne connais pas, ce que j'appréhende un peu, ce que je critique.
- Veiller à bien soigner l'information et l'accueil des uns et des autres.

CHICHE ON Y VA ! LE PROJET

Démarche proposée

- **Réfléchir à la dimension de l'intergénérationnel en paroisse :**
 - Où en sommes-nous ?
 - Que voulons-nous ?
 - Qui est paroissien chez nous ?
- **Tenir compte du projet de paroisse ou consistorial :**
 - **Se lancer :** En choisissant un projet, une idée d'animation, que toutes les générations pourront vivre ensemble (temps/lieu/groupe)
 - **Préparer le projet :**
 - Élaborer le déroulement du temps de rencontre
 - Lister les activités choisies (idées dans la boîte)
 - Se répartir les tâches et responsabilités. Qui invite ? Accueille ? Organise le jeu ? Anime ? S'occupe du matériel ? Range ?
 - Trouver un lieu adapté au projet
 - Mettre au point avant le jour J
 - **Vivre le projet et partager vos réactions avec nous !**

Des idées : L'intergénérationnel peut s'intégrer dans tous les projets que vous organisez déjà :

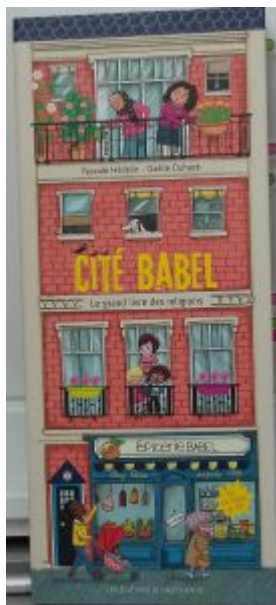
- Journées paroissiales/consistoriales – Rassemblements
- Fêtes
- Sorites de fin d'année...
- Rallyes, jeux découverte...
- Cultes, catéchisme, retraites des catéchumènes, temps de prière et de louange

Martine Grell, UEPAL

Livre : CITÉ BABEL – LE GRAND LIVRE DES RELIGIONS

Présentation du livre : CITÉ BABEL – LE GRAND LIVRE DES RELIGIONS de PASCALE HÉDELIN, GAËLLE DUHAZÉ dans Les Editions des Eléphants (Prix 16.50 €)

cité de Babel



Le livre représente un immeuble. Au rez de chaussé une épicerie cherche à proposer tout ce qu'il faut pour les habitants du quartier : la décoration pour des fêtes diverses, de la nourriture (halal ou casher s'il faut), des épices pour divers goûts et cultures, des conseils et des renseignements pour les personnes qui fréquentent le lieu.

Dans les étages au-dessus, habitent des familles qui vivent toutes sortes de moments en famille, comme la naissance d'un bébé, un anniversaire   fêter, un deuil après un décès et aussi des moments liés à leurs religions. La famille au première étage est chrétienne (catholique), la famille au second est juive et au troisième étage, habite une famille musulmane.

En feuilletant les pages, on participe à leurs vies, notamment à leur vie religieuse. Les textes expliquent d'une manière simple et très abordable les coutumes et le sens de ces fêtes. C'est donc une approche de la diversité des religions, tout en montrant que les familles ne sont pas si différentes et que vivre ensemble est bien possible.

Ce livre peut être une idée de cadeau pour enfants, pour leur donner une idée des trois grandes religions monothéistes. Il peut aussi avoir sa place en catéchèse.



Par exemple :

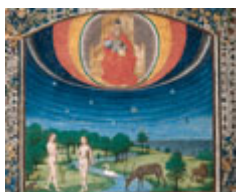
En petit groupe, ou chaque enfant pour soi, on lit juste un événement d'une famille et on le présente aux autres enfants du groupe. Ensuite les enfants peuvent essayer de rassembler des événements par famille et au rythme de l'année, comme un grand puzzle.

A observer ensemble :

- toutes les familles ont des moments de fêtes joyeuses : Noël pour les chrétiens, la fin de Ramadan pour les musulmans ou Hanoukkah pour les juifs.
- il y a des ressemblances entre fêtes et coutumes de différentes religions : se déguiser par exemple ou mettre des lumières, l'importance de manger ensemble, s'offrir des cadeaux
- on peut chercher des objets que les enfants ont aussi à la maison (télé, table, ordinateur ...). Il y en a beaucoup. Ce sont des familles comme nous, même si la religion peut être différente.

auteur : Christina Weinhold

Les jardins de Dieu dans la Bible ou d'un jardin à l'autre



En attendant que notre espérance se réalise pleinement, nous demeurons mandatés par Dieu pour « cultiver et garder » cette terre, pour protéger et prendre soin de ce que le Seigneur considère toujours comme une création bonne. Extraits du livre de Frédéric BAUDIN avec autorisation de l'auteur, « D'UN JARDIN À L'AUTRE ». Ce livre est actuellement épuisé (réédition ?), seuls quelques exemplaires sont encore disponibles auprès de l'auteur. Renseignements auprès de Nicole VERNET.

Le jardin d'Éden : Genèse 2,8-9



F-7.5.3

Le jardin des délices _ La tentation d'Adam et Ève au paradis (exposition bibliothèque nationale de France)

L'homme et la femme sont tenus de « cultiver et garder » les ressources naturelles du jardin d'Éden afin de se nourrir, tant sur le plan physique que spirituel, au propre comme au figuré. Ils peuvent cueillir les fruits de tous les arbres, à l'exception d'un seul : l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Cet arbre est planté au centre du jardin, ses fruits sont beaux à voir et pourtant ils peuvent être mortels. Tentés par un être plus rusé que les autres, l'homme et la femme ne résistent pas à leur belle apparence : ils en mangent et ils perdent alors la liberté de vivre et de travailler avec plaisir, en communion avec Dieu. Ils ont rompu le pacte qui les liait au Créateur. Ils ont eu la prétention de discerner par eux-mêmes ce qui est bien ou mal, ils subissent les conséquences de leur revendication à l'autonomie.

Le couple est bientôt chassé du jardin, mais il n'en sort pas totalement nu. L'homme et sa compagne sont revêtus par Dieu lui-même d'un vêtement résistant. Les ronces et les épines envahissent cependant le jardin de la terre, le travail des humains devient pénible, leur situation est désormais précaire. Il leur faudra sans cesse retrouver le chemin qui mène à la communion avec Dieu, au jardin de sa présence, à la vie pour échapper à la mort. Le paradis dont ils ont été chassés après la « faute » est derrière eux, mais il est aussi devant eux comme une promesse, un lieu où la réconciliation avec Dieu et la guérison restent possibles, un jardin où la vie se manifeste avec tant de force qu'elle n'aura pas de fin.

Que les humains recueillent donc les fruits de l'expérience de leurs aînés dans le jardin d'Éden, reproduite à chaque génération ! Si le Créateur leur ordonne de ne pas toucher au fruit défendu, fût-il beau à voir, qu'ils lui fassent confiance ; s'il les encourage à vivre dans ce monde, à tirer des ressources naturelles et de leur créativité de quoi se nourrir, à

servir leur prochain et pour cela à donner le meilleur d'eux-mêmes, qu'ils lui fassent aussi confiance, il pourvoira à leurs besoins. Abraham et ses descendants ont à leur tour appris cette leçon élémentaire de foi et de vie.

L'image ci-dessus représente la tentation d'Adam et Ève au paradis ; dans le ciel, Dieu, assis sur un trône, est entouré des chœurs d'anges et des cercles de la Création. Les différentes étapes de la Genèse sont donc embrassées en un panorama unique, suggérant une instantanéité de la Création selon l'interprétation de Philon et d'Origène (Exposition bnf [cliquer ici](#))

▪ Les jardins sans Dieu : Genèse 13,10

Les hommes et les femmes, écrivent les prophètes, sont respectivement à l'image des arbres les plus vigoureux et des fleurs les plus gracieuses. Mais ils peuvent hélas s'enorgueillir de leur parure au point de mépriser leur créateur. Lot, le neveu d'Abraham, avait choisi pour s'établir la vallée de Sodome qui était « comme un jardin de Dieu ». Mais les habitants de cette cité avaient depuis longtemps rompu l'accord proposé par Dieu à tous les hommes après que Noé eut échappé au déluge. Le roi de la ville de Tyr était fier de la richesse et de la puissance politique de sa cité. Le souverain de Babylone se croyait invulnérable derrière ses remparts, bien installé à l'ombre de ses jardins suspendus, luxuriants et continuellement irrigués. Jézabel, l'épouse étrangère du roi Achab asservie aux dieux mésopotamiens, se croyait autorisée à usurper la place de son mari pusillanime et à s'ériger en tyran tout-puissant afin d'anéantir les prophètes du Dieu d'Israël.

Les uns comme les autres, et tant de civilisations après eux, ont été passés au crible du jugement divin et réduits au silence ; les ruines de leurs cités autrefois prospères ont été découvertes sous des mètres de sable et de poussière. On n'entre pas dans le jardin de Dieu sans conclure une alliance avec le Créateur. Que les individus comme les peuples restent donc vigilants, et pour éviter cette tentation de cueillir les fruits du jardin sans être en communion avec Dieu, il est bon de suivre l'exemple de Jésus et d'entrer avec lui dans un autre jardin.

▪ Le jardin de la terre promise : Deutéronome 8,7-11

Avant que les Israélites n'entrent dans la terre promise, Dieu les conduit au désert. Il les dépouille tout en leur donnant de quoi manger et boire ; il leur montre qu'ils ne doivent pas regretter les melons ou les concombres d'Égypte, les fruits de ce jardin où ils étaient esclaves ; il leur révèle sa fidélité toute paternelle et leur apprend à compter sur lui en toute circonstance, bonne ou mauvaise. Dieu leur promet enfin un pays ruisselant de lait et de miel, d'oliviers et d'amandiers, de vignes et de figuiers : un nouveau jardin où ils pourront vivre libre. Ils seront heureux dans ce pays, à condition toutefois de ne pas oublier qu'ils y sont entrés non grâce à leurs mérites, à leur justice morale ou à leur force armée, mais tout simplement parce que Dieu les aime et qu'il leur offre sa grâce ; à condition qu'ils observent la loi transmise par Moïse et qu'ils rendent leur culte exclusif au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, car lui seul est l'auteur de leur salut, au sens matériel comme spirituel. La prospérité peut devenir un piège, avertit Moïse. Elle engendre souvent la paresse ou l'indifférence religieuses, ces liserons envahissants qui empêchent la plante semée par Dieu dans les cœurs de germer et de se développer pour le bien de tous, enseignera Jésus plus tard dans l'une de ses paraboles.

▪ Le jardin de la souffrance : Ésaïe 53,2-5

À quoi peut-on comparer le royaume de Dieu, dit Jésus ? À une petite semence, la plus petite même, une graine de moutarde, par exemple, ou un grain de blé : on le jette en terre, le germe se nourrit des réserves de la graine qui se dessèche bientôt et meurt, puis la plante désormais enracinée s'épanouit, elle devient un refuge pour les oiseaux, elle produit cent grains pour un seul semé.

Le dernier soir avant la Pâque, Jésus se rend avec ses disciples à Gat-shémani, le jardin du pressoir à huile, au pied du mont des Oliviers. Jésus s'entoure de trois de ses disciples,

Pierre, Jacques et Jean, pour prier. Mais les trois disciples somnoient ou s'endorment, tandis que Jésus reste seul pour prier. Et Seul devant son Père, il accepte de prendre à son compte les fautes des hommes, il donne sa vie pour racheter l'humanité ; il accepte de goûter le fruit de la mort, du jugement de son Père sur le mal, à la place de tout être humain. Le lendemain, le Fils du Dieu tout-puissant va mourir non seulement comme un simple homme, mais aussi comme un malfaiteur, crucifié, pendu à l'arbre de la malédiction : sa vie sera offerte comme on offre l'agneau de la Pâque dans le Temple, en sacrifice d'expiation. Jésus est bien « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde », selon les termes du prophète Jean-Baptiste. Pour renouer l'alliance avec Dieu et pour que les hommes puissent entrer de nouveau dans le jardin de sa présence par la porte qu'il va forcer, il faut que Jésus accepte de souffrir, de donner son corps et de verser son sang. Il doit passer sous la meule du pressoir à huile, l'olive va éclater pour libérer son huile précieuse. Le grain meurt pour que la plante germe, le tronc est coupé pour qu'un rameau fragile repousse et que l'arbre de vie élance enfin ses ramures jusqu'au ciel. Ces images bibliques esquissées par les prophètes évoquent la venue du Messie, sa mort et sa résurrection.

▪ **Le jardin de la Résurrection : Ésaïe 53,9-10**

Il ne suffit pas d'entrer avec Jésus dans le jardin de Gethsémani, mais il faut aussi se rendre au jardin de la tombe, où seules les femmes ont pensé aller rendre un dernier hommage à leur rabbi-messie et embaumer sa sépulture. Mais c'est dans le jardin de la résurrection qu'elles pénètrent en réalité ! Il n'est pas étonnant qu'elles confondent alors Jésus avec un jardinier, car Jésus est bien le divin jardinier, le roi vainqueur de l'être malin qui conduisait l'humanité à sa perte !

Entrer dans ce jardin avec Jésus, c'est ressusciter avec lui pour cueillir le fruit de la vie éternelle. Dans ce lieu sans limite, comme dans le Cantique des cantiques, les amants sont des jardins l'un pour l'autre, leur amour est un nouvel Éden prolifique et parfumé. Car l'amour digne du Christ ressuscité n'est pas la passion déréglée auquel les habitants de Sodome se livrent dans un jardin dont Dieu est absent. Il se manifeste par les « fruits de l'Esprit » mentionnés, entre autres, par l'apôtre Paul dans sa lettre aux Galates : patience, bonté, vérité, douceur, justice, fidélité, joie, pureté, compassion, amour, pardon... Ces fruits sont cultivés dans nos jardins intérieurs par l'Esprit-Saint de Dieu pour être offerts à tous, jusqu'aux extrémités du jardin de la terre. C'est aux fruits qu'ils arborent que l'on distinguera les hommes et les femmes qui reconnaissent Jésus comme leur Messie et Seigneur. Tout disciple du Christ devrait ainsi porter ce fruit à son prochain pour qu'il le goûte et le savoure, pour qu'il en découvre la semence prête à germer dans la terre préparée par le propriétaire de la vigne, par le maître de la moisson.

▪ **Le jardin de la vie : Psaume 1,1-3 ; Proverbes 11,30**

Nous n'avons donc pas à souffrir et à mourir pour être rachetés par Dieu, pour obtenir notre droit d'entrée dans le jardin du Seigneur. Jésus l'a fait, une fois pour toutes, en notre faveur. Il suffit de placer notre foi en ce Messie rédempteur, de nous détourner du mal et de nous tourner vers le seul « Dieu juste et qui sauve ».

Mais le principe reste le même : le renoncement à nos richesses, à notre confort ou à nos loisirs, afin de donner davantage à ceux qui en sont dépourvus, ces « morts » sont autant de semences de vie. Les martyrs chrétiens qui ont payé de leur vie la confession de leur foi en Jésus-Christ, hier dans l'empire romain comme aujourd'hui encore dans certains pays, ont littéralement fécondé les futurs croyants convaincus de la vérité par leur témoignage. Rien à voir, ici, avec les croisés du Moyen Age ou les kamikazes modernes, qui pensent mourir pour Dieu en semant la mort. Ces fruits vénéneux ne peuvent indiquer le chemin qui mène au jardin de Dieu. La vérité et la vie se trouvent dans l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ, l'affection profonde d'un père qui donne la vie à ses enfants.

▪ **Le jardin du ciel sur la terre : Apocalypse 21,1-4**

Il nous faut considérer, comme de loin, le jardin vers lequel nous cheminons tous ; un jardin que nous apercevons en espérance, situé au sein de la ville céleste, la Jérusalem d'en haut, entre deux bras d'un fleuve qui jaillit du trône de Dieu et de l'Agneau ; un jardin du ciel sur la terre recréée par le Seigneur.

Dans le livre de l'Apocalypse, ce jardin urbain se réduit très symboliquement à un seul arbre produisant douze récoltes de fruits par an et dont les feuilles ont la vertu de guérir les nations. Dans la nouvelle Jérusalem, le regard vient naturellement à se poser sur le jardinier du ciel, non avec la crainte de Marie et de ses compagnes dans le jardin de la tombe, mais avec joie, dans la paix. Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, règne sans partage ; il est à la fois l'astre qui éclaire, la source d'eau vive et l'arbre de vie. La communion avec Dieu est sans obstacle, cette ville est un jardin bien irrigué, fertile et fructueux, un verger où l'on vit éternellement, un paradis où des relations harmonieuses sont rétablies entre toutes les créatures et la création régénérée.

Cette espérance doit paraître bien étrange pour nos contemporains, naïve peut-être, insensée même, mais elle fait cependant partie, avec la foi et l'amour, de la vie chrétienne. La création attend comme en soupirant la restauration finale, le renouvellement de toute chose annoncé par les prophètes et confirmé par les apôtres.

En attendant que notre espérance se réalise pleinement, nous demeurons mandatés par Dieu pour « cultiver et garder » cette terre, pour protéger et prendre soin de ce que le Seigneur considère toujours comme une création bonne. Dans ce jardin, les ronciers prolifèrent encore de façon anarchique, ils sont parfois infranchissables et souvent menaçants. Mais déjà on peut sentir le parfum subtil d'une rose aux pétales délicats défiant les épines sévères et agressives ; on peut cueillir les mûres noires au goût sucré à l'endroit même où l'on hésite à plonger la main, de peur qu'elle ne soit déchirée. Là où le péché a abondé, s'exclame l'apôtre Paul, la grâce surabonde.

Fleurs et fruits jalonnent désormais le chemin qui mène au jardin de Dieu dans ce monde et nous conduit à la présence bienfaisante du Créateur. Nous pouvons entretenir dès à présent une relation de confiance avec notre Père, grâce à son Esprit de force, d'amour et de sagesse.

L'annonce du salut en Jésus-Christ aux hommes et aux femmes qui nous entourent, nos actes en leur faveur et pour leur bien, la protection des ressources et de la diversité de la nature, notre foi et nos actes sont comme un indice du règne de Dieu à venir ; un signe des noces entre Dieu et la terre ; un avant-goût de l'harmonie qui règnera dans cette « Jérusalem qui descend du ciel », la cité-jardin où le peuple de Dieu jouira d'une communion parfaite avec son Seigneur.

Extraits du livre de Frédéric BAUDIN avec autorisation de l'auteur, « D'UN JARDIN À L'AUTRE ». Ce livre est actuellement épuisé (réédition ?), seuls quelques exemplaires sont encore disponibles auprès de l'auteur. Renseignements auprès de Nicole VERNET.

